

contact avec d'autres formateurs, et ses propres expériences; elle rendrait le futur maître plus apte à greffer son enseignement et ses activités sur la vie.

A vrai dire, dans une optique de cet ordre, de formation et non de simple instruction, **le rôle du maître devient à la fois plus humble et plus exigeant.** Plus humble : il oblige en effet à tenir compte de l'autre, à l'aider à grandir, et soi-même progressivement à s'effacer. Plus exigeant, car il touche au savoir-être, sans lequel le savoir et le savoir-faire n'ont ni consistance, ni fécondité.

Il reste qu'il ne sert à rien de bâtir des châteaux pédagogiques dans l'idéal. Et l'une des tâches, les plus importantes et les plus délicates de la formation est d'aider le futur-maître ou le maître en exercice à affronter lucidement les difficultés et les ambiguïtés de son métier, et donc de devenir capable de changer, de s'adapter, consciemment, en relation avec ses collègues et le milieu, à des conditions elles-mêmes changeantes de lieux, de personnes et de situations ■

FRANÇOIS SCHIFF.

INSTITUTEUR EN AFRIQUE

Invité à faire part des expériences vécues au cours de ma carrière d'instituteur, je dois avant tout rendre hommage à certains maîtres qui m'ont enseigné à l'Ecole primaire, aux instituteurs chargés de la formation à l'Ecole Normale et à quelques directeurs et inspecteurs d'Ecole dont je suis plus ou moins l'héritier.

Des faits précis, des incidents importants auxquels ils sont étroitement liés, m'amèneront à citer certains d'entre eux. Qu'ils trouvent ici l'expression de toute la reconnaissance due et mes remerciements.

Cette relation d'expérience est l'occasion pour mettre en évidence le rôle du maître et l'influence exercée par lui sur l'élève. On se souvient toujours de ses premiers maîtres, de leurs comportements. On s'inspire si bien d'eux que la formation pédagogique du futur maître s'amorce dès la première journée de classe.

rénovation ou démission

Lorsque j'étais élève au cours élémentaire deuxième année de Sikasso au Mali, on vit arriver pour la première fois dans

la région un instituteur, M. Ahmed Faye, originaire du Sénégal. On lui donna la classe de CM 2. Doué en musique et aimant le sport, M. Faye était devenu le « camarade » des élèves. Nous n'avions pas peur de nous adresser à lui; dans son logement, dans les rues, chez les commer-

cants, il était toujours entouré d'un groupe d'enfants. Singulier M. Faye ! Cet instituteur n'avait pas le même comportement que les autres. Aussi passait-il pour un « fou » mais un fou calme, intelligent et jovial. La discussion était admise dans sa classe; on tenait compte de l'avis de tout un chacun, la majorité décidait. Jamais au CM2 on ne parla si bien français et de façon si spontanée. Les résultats au Certificat d'Etudes furent sans précédents. Ce « fou » devint objet de réflexion pour les élèves et la population. Plus de larmes, plus de cris perçants : discipline libérale et travail dans la joie.

Une fois, devant faire une leçon sur les arachides, il en avait acheté et les avait mises dans unealebasse sur son bureau. Auparavant il posa des questions sur la leçon précédente. Tour à tour les élèves sortaient des bancs et répondaient aux questions. Généralement les réponses étaient bonnes et en quittant le bureau, délibérément, chacun remplissait sa main d'arachides avant de regagner sa place. Il n'en restait presque plus pour faire la leçon. Brusquement le maître s'empara de la calebasse et l'enferma dans l'armoire. « Maintenant, continuons », dit-il. Ce fut sa seule réaction et les élèves rirent aux éclats.

Le comportement de M. Faye fut pour moi un apport très précieux lorsqu'en 1949 il s'agit de me faire adopter par une population nomade très raciste, située précisément à In' Tédénit (Kidal au Mali). C'était ma première affectation. Un « incident des arachides » se produisit, mais cette fois cela ressemblait à un véritable vol : mon argent, mes effets étaient épargnés, mais la provision de nourriture que ma mère avait pris soin de me constituer

disparaissait. Les élèves étaient internes et malgré les efforts de l'administration il y avait une grosse carence au niveau de la cantine scolaire. Était-ce une excuse valable ? En tous cas, ce n'était pas le moment de provoquer des incidents, **il fallait plutôt coûte que coûte se faire adopter**. Je fis semblant de ne rien voir même lorsque je surpris des élèves en train de chaparder dans mes affaires. Ce fut un peu long, un mois peut-être, puis une confiance finit par s'instaurer entre nous. Lors d'une veillée, les élèves eux-mêmes soulevèrent la question et chacun se dénonça dans une atmosphère très sympathique. L'un d'entre eux, Sud' Amar, me ramena sur le champ le sac à provision que, selon lui, il avait caché par égoïsme dans une dune de sable quand il constata qu'il n'en restait plus beaucoup. Evidemment le sac était vide; on me supplia de passer une commande à ma famille. Cet événement amena des résultats inespérés. Lorsque, répondant à leurs questions, je déclarai que je savais bien que la famine les avait poussés à cet acte, d'autant que rien d'autre ne disparaissait dans ma paillotte et que, par ailleurs, je pensai devoir accepter ce sacrifice pour eux étant donné mon âge, des larmes perlèrent sur les joues de Farwa, relativement plus jeune que les autres et animateur de nos veillées. Habache, un des plus grands, décréta la fin du « machi-outate », expression tamachèque (dialecte des Touareg) par laquelle on invite les convives à se précipiter sur la nourriture et à dévorer ce qu'ils peuvent : c'est la loi de la jungle. Habache fut acclamé dans une approbation générale. Les petits saluèrent la suppression du « machi-outate », qui était loin d'être à leur avantage. J'étais très heureux d'être en droit par mon titre d'instituteur de porter et de partager les misères de ceux qui m'entouraient.

interdisciplinarité et non directivité

Autre exemple. M. Marcel Dembelé, Inspeur d'enseignement primaire, était chargé de la formation des maîtres. Il tenait une classe où l'on pouvait assister à des leçons modèles. Le matériel était mis entre les mains des élèves. Ils se déplaçaient, mesuraient, comparaient, dessinaient, constataient, formulaient les ré-



sultats. Ils discutaient entre eux et M. Marcel les observaient et les écoutaient. De temps en temps il intervenait et orientait distraitement leurs recherches. Les résultats étaient écrits sur les ardoises. Puis, on récapitulait : que ce soit la construction de phrases, la stylisation, la grammaire, la conjugaison, tout se faisait à l'occasion de cette découverte. C'était du travail en groupe, une véritable rénovation pédagogique. **M. Dembelé guida mes pas hors des ornières de la classe traditionnelle.**

complicité et culpabilité

On peut redresser les erreurs de quelqu'un sans nécessairement le punir. L'homme de la campagne pêche le plus souvent par ignorance et l'instituteur est à la charnière de l'affrontement des deux cultures : la culture traditionnelle africaine et la culture occidentale. Dans les villages il a très souvent un statut d'avocat. C'est-à-dire qu'il est le seul homme capable de vous venir en aide lorsqu'on est poursuivi par la loi. Prenons un exemple d'arbitrage du maître :

Un vol avait été commis dans le village et la victime en était bouleversée au point de perdre la raison. M. Dominique Traore, le maître qui m'a préparé au certificat d'études primaires, remit un soir les objets volés au pauvre homme. Mais il ne voulut jamais dénoncer le coupable venu délibérément lui faire son aveu. Le voleur était père de nombreux enfants, nécessiteux, et affirmait qu'il ne retomberait plus dans pareille faute. Plus tard je compris pourquoi M. Traore avait protégé cet homme, qui méritait bien une correction exemplaire. N'avait-il pas exigé de mon maître la promesse de ne rien dire de lui et, **en Afrique, la parole proférée a valeur de serment, spécificité de toute oralité.** Il aurait perdu la confiance de toute la population s'il avait divulgué le secret. Par ailleurs, la clémence est une des dimensions de la vie.

Le fait me marqua et fut pour moi un exemple de conduite à suivre par la suite. En 1965, j'enseignais les mathématiques dans le second cycle (classe de 4^e) dans une école de Sikasso, lorsqu'un incident assez grave se produisit. Un élève s'était battu le couteau à la main avec un camarade et l'avait blessé. Le conseil devait statuer sur son cas et il risquait d'être

exclu de l'école pour coups et blessures à main armée. Très brillant élève, ordinairement calme, c'était vraiment surprenant de sa part. Le père de la victime, vieil instituteur qui m'avait eu comme élève, avait beaucoup d'estime pour moi. Ce sentiment était bien réciproque. Je lui racontai tout. Il comprit que le renvoi de l'élève agresseur serait néfaste pour lui et il déclara : « Si le conseil tient compte de mon opinion, alors il ne sera pas renvoyé. » Sur mon avis, le délinquant se rendit au chevet du blessé et présenta ses excuses aux parents. L'incident resserra les liens d'amitié entre les familles des deux élèves. Tous deux sont aujourd'hui instituteurs. Le coupable a passé brillamment le certificat élémentaire d'aptitude pédagogique avec félicitations du jury. Ce fut le meilleur C.E.A.P. de l'année.

fin du caporalisme

Simple et très correct dans son habillement et dans son langage, M. Sangare était surveillant général à l'École primaire supérieure de Fougères à Bamako. Il était aussi le symbole de la ponctualité et de l'exactitude. Il maintenait l'ordre et la discipline à l'internat. Nous étions assez grand, ce qui devait rendre sa tâche un peu difficile car nous étions souvent tentés d'aller nous promener dans les quartiers proches et au cinéma. Il faut noter aussi que l'effectif des élèves atteignait quatre cents environ. M. Sangare nous dépassait dans les quartiers sans rien dire. On avait l'impression qu'il se cachait de nous. C'est à la troisième incartade qu'il vous convoquait dans son bureau ou dans un coin de la cour. Punitons, blâmes, privations ? Non, il n'en était rien. Avec précision il donnait les dates, les moments et les lieux où il vous avait rencontré pendant votre escapade. Il donnait alors des conseils sur un ton qui nous convainquait de toute l'affection qu'il avait pour vous. On n'avait plus envie de recommencer. La discipline était observée pour mériter l'affection de M. Sangare. On devinait ses désirs, on exécutait les tâches avant même qu'il ne les ordonne. Cette habitude nous conduisait au respect de la loi ainsi qu'à en saisir le bien fondé. Comme le dit un proverbe malien :

« malo n ma,
wa lasa n ka siran i nye »

ce qu'on peut traduire librement : « Respecte-moi afin que je redoute de perdre ta confiance ».

L'exemple de ce maître me permit à mon tour d'avoir une emprise sur les élèves de l'Institut Pédagogique d'Enseignement Général. L'institution d'une discipline libérale fut essentiellement le facteur déterminant du succès remporté dès le début de la ruralisation de l'enseignement amorcée par l'I.P.E.G. de Sikasso.

intégrité et stéréotype

On venait d'instituer le Brevet élémentaire et, pour la première fois, l'école fournissait des candidats à cet examen. La commission se montra très sévère, seul un petit nombre d'élèves était admis. Un de nos professeurs français refusa que le nom de son fils soit porté sur la liste des reçus bien que ce dernier eut le nombre de points exigés, car plusieurs élèves totalisaient plus de points que lui. Il quitta même la salle de délibération. En fonction d'idées toutes faites nous ne nous attendions pas à une attitude aussi catégorique à son détriment de la part d'un étranger. Ceci me fit réfléchir au problème des stéréotypes et penser qu'il fallait se garder de généraliser, surtout dans le domaine des relations humaines. Oui, des hommes ont passé dont certains comme Jean Dard (*), fondateur de l'École Mutuelle au Sénégal, et d'autres qui, par contre, ne nous ont pas apporté l'aide que nous souhaitions.

bricolage et lutte contre le gaspillage

Cependant ce professeur de physique et chimie dont je viens de parler avait aussi un esprit d'ingéniosité et le désir de bien faire en partant de ses propres moyens. Il arrivait toujours avec les ma-

* J. Gaucher - « Les débats de l'enseignement en Afrique francophone » (Jean Dard et l'École Mutuelle de St-Louis du Sénégal) - Paris - Le livre Africain 1968.

tériaux locaux à fabriquer toutes sortes d'instruments. On n'avait rien à envier aux appareils perfectionnés des laboratoires. Les résultats étaient les mêmes et les phénomènes observés étaient identiques. Quel exemple pour l'instituteur ! S'il attend dans son village d'être doté du matériel adéquat, il se croisera les bras longtemps. Pendant les vacances, à tout moment et en tout lieu, au dispensaire, chez les commerçants, il doit ramasser les débris : éprouvettes fêlées, cartons jetés, clous abandonnés, etc... Ce qui est déchet dans les rues est matière utilisable en classe : pour la confection de lettres mobiles, la démonstration de l'expérience de dilatation des liquides... On monte son laboratoire ici, on l'abandonne pour recommencer une collection identique au nouveau poste. On ne peut pas tout transporter. A quelque chose, malheur est bon. En recommençant vingt fois la même chose, il y a bien des chances pour que ce ne soit pas tout à fait pareil. On invente, on perfectionne, on est plus motivé, on se fait aider par les élèves qui vous introduisent chez les artisans et, par ces relations humaines le milieu franchit le seuil de la classe.

à qui la faute ?

J'étais conseiller pédagogique et accompagnais M. l'Inspecteur dans ses tournées pour faire passer les examens professionnels ? Nous avons assisté aux leçons faites par un maître de brousse. Dès sa sortie de l'école, avant même qu'il eût passé son examen, il fut nommé par nécessité de service directeur d'école. Il n'avait pratiquement reçu aucune formation pédagogique. Les résultats désastreux se passaient de commentaires. On pouvait s'y attendre. Mieux eut valu une classe traditionnelle et dogmatique. Cependant on sentait en la personne du candidat le désir ardent de bien faire et il y allait de toute son énergie. A l'heure de la délibération, il transpirait à grosses gouttes. L'effort seul ne conduit pas toujours au succès. Répondant à M. l'Inspecteur, il nous apprit que c'était la troisième fois qu'il passait l'examen. Avec des inspecteurs il avait enregistré deux échecs et allait en connaître un troisième. Je baissai les yeux, persuadé qu'il allait donner sa démission de

l'enseignement. Une question de l'inspecteur M. Tall me tira de ces réflexions :

— N'aimeriez-vous pas servir dans un grand centre ?

— Si, Monsieur l'Inspecteur, mais...

— Eh bien ! Formulez une demande de mutation et écrivez une lettre personnelle au moment où la commission va siéger afin de rafraîchir ma mémoire. Je vous placerai dans un groupe scolaire où vous pourrez assister à des leçons et prendre des conseils. Mais dès que vous aurez passé votre examen, je vous renverrai en brousse et il ne sera pas question de revendication. — Ainsi donc il avait échoué mais on se souciait de son cas, on essayait de le comprendre. Son supérieur ne l'avait pas blâmé, il voulait l'aider dans sa tâche en pensant qu'il pourrait réussir. Il réussit effectivement.

Pendant le reste de la tournée, M. l'Inspecteur ne cessa de parler du problème de la formation des maîtres; nous avions à peu près les mêmes opinions. Aussi quand il prit la direction de l'IPEG, j'éprouvai un réel plaisir à servir sous ses ordres et à lui apporter ma contribution dans la tâche de rénovation pédagogique. C'est dire que **le rôle de l'instituteur ne se limite pas seulement à l'enseignement du français et du calcul**. Certes, il faut former l'esprit de l'enfant, mais la formation de son cœur est aussi importante. Seules les relations du maître avec les élèves permettent d'atteindre le cœur de l'enfant.

En Afrique, les relations maître-élève sont très complexes et cela par suite de l'ambiguïté du rôle que doit jouer l'École dans le cadre du développement national. Là encore interviennent les facteurs socio-culturels qui modifient d'un moment à l'autre, de milieu à milieu, les relations multidimensionnelles qui existent entre maître-élève. Aussi, d'une manière générale, trois cas possibles sont à envisager.

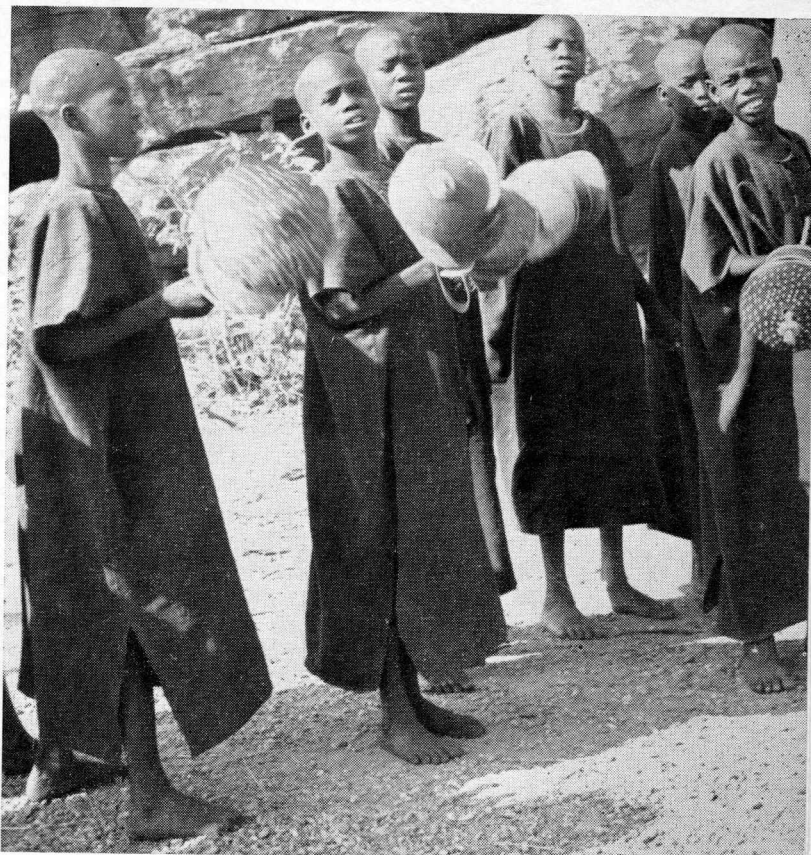
■ Dès le début de la scolarité

Par leur nombre nettement insuffisant on peut affirmer que les jardins d'enfants et les écoles maternelles sont inexistantes en Afrique d'expression française. C'est dire que l'école primaire est la seule institution en place ayant charge de procéder à la socialisation de l'enfant africain. L'enfant africain arrive donc à l'école à l'âge de 6, 7 ans au moment où il se trouve confronté avec les problèmes très

complexes du sevrage affectif et de la crise de la personnalité. L'école le soumet donc à une certaine contrainte et il se sent frustré à plusieurs égards. Il faut l'adopter et se faire adopter. Durant les deux premières années les maîtres des classes d'initiation (CP1 et CP2) s'ingénient à gagner son cœur : jeux, secourisme, récompenses, félicitations, visites de courtoisie dans les familles, etc... Ces sentiments qui s'imposent dès le début présentent néanmoins un danger. **On doit les modérer car on risque d'installer ainsi l'enfant dans une sorte de mauvais paternalisme (cas assez courant lorsque le maître a un âge très avancé); l'enfant voit en lui l'égal du père et lui confère le même statut.**

■ Après quelques années de scolarité (13-14 ans)

L'enfant est presque socialisé. Il a un jugement qui, bien qu'entaché d'erreurs (manque d'expérience), permet dans certaines limites de lui faire confiance. Il est très sensible à l'injustice devant laquelle il a des réactions très violentes. Sa virilité se manifeste et son regard se tournera surtout vers les qualités que cultivait jadis l'éducation grecque : honnêteté, courage, bravoure, prouesse, générosité, endurance. La valeur intrinsèque du maître déterminera les relations.



L'enfant s'offre volontiers pour préparer le tableau noir, pour essuyer le bureau... On quitte très tôt sa famille et dès que le maître apparaît on se précipite pour prendre son cartable et causer gentiment avec lui sur le chemin de l'école. On se bat avec un garçon du village ou avec un camarade d'une autre classe pour avoir formulé un faux jugement sur son maître. A l'entrée du stade de gymnastique on surveille l'arrivée du maître pour lui dire bonjour et recevoir un billet d'entrée. Relation d'intérêt, dira-t-on. Mais c'est plus en réalité. Il y a là, sous-jacent, quelque chose de purement humain, idéaliste, qui relie désormais l'enfant à son maître.

■ Dans les villages de campagne

Le milieu est très défavorisé. L'instituteur y est considéré comme l'homme devant tout faire et qui sait tout. Avant tout il est bricoleur. On a recours à lui pour réparer une bicyclette, monter une charrue, mettre en marche une lampe à pression devant éclairer la place publique pour les soirées de tam-tam. Il détient les registres d'état civil, a un dépôt de médicaments et dispense les soins médicaux aux élèves et à leurs parents, assure la correspondance et lorsqu'il a un moyen de locomotion se met bénévolement au service des cas urgents.

L'école est l'une des places du village et, par excellence, le cadre des jeux. Les enfants, avec plaisir, viennent dans la cour de l'école, même pendant les jours de congés. Le maître est toujours sollicité pour faire l'arbitre. Il a toutes les possibilités pour exploiter la situation à la manière de Freinet. Les textes libres, les paragraphes lui sont soumis partout, dans les quartiers, sur les places publiques. Les parents sont témoins et assistent aux conversations, ce qui est un stimulant. Ils sont les premiers à se réjouir devant certaines réflexions de leurs enfants. Lorsqu'on arrive à créer cette atmosphère la barrière scolaire est brisée.

L'école s'ouvre sur le village et l'image du maître est appréhendée. L'instituteur est tenu d'assister à toutes les réunions, même celles des « sociétés secrètes » auxquelles il est souvent invité. Sa présence donne plus d'éclat aux cérémonies. On déplore son absence et on exige de lui des explications s'il ne vient pas. Ce n'est pas la modique somme de 50 centimes souscrite à l'achat des noix de colas

que l'on recherche, mais sa présence effective qui prouve qu'il est des leurs. Si le maître s'y rend avec un crayon et du papier, comme un chercheur ou un enquêteur, donc avec un regard d'étranger, sans chaleur humaine, il récoltera de fâcheuses conséquences et l'aura voulu. Sous la pression des parents les enfants commenceront à faire le vide autour de lui. Il sera isolé et la vie deviendra pour lui impossible. Ce sera l'échec dû non pas au milieu mais à son comportement. C'est au cours des réunions de ces sociétés que se dégage toute la psychologie du milieu. C'est là qu'il peut connaître les véritables notables, ceux qui ont pouvoir de décision, car ceux qui répondent aux appels administratifs ne sont que des figurants. Ainsi il connaît la structure même de ce milieu et voit où il faut agir pour l'amener à se développer. En ne faisant pas partie de ces réunions, il passera pour toujours à côté de la réalité et deviendra à son tour un figurant.

Le métier d'instituteur est un véritable sacerdoce. Il est dommage que de nos jours il soit en train de perdre ses dimensions. Maintenant on n'embrasse ce métier que lorsqu'on a échoué partout ailleurs ou lorsqu'on ne peut continuer ses études. N'ayant pas la foi, on le fait mal. Il n'est plus qu'un gagne-pain pour lequel la seule motivation est la rémunération. Cet aspect alarmant du métier n'échappe pas à la perspicacité des parents d'élèves. Dans le langage oral on fait la confusion entre maître et mètre et on le compare au yard anglais dont la mesure est moindre. Les yards représentent ceux qui n'ont pas la vocation du métier d'instituteur et qui manquent de qualification professionnelle. Se livrant à un véritable jeu de concepts, les parents distinguent deux catégories d'instituteurs : « les mètres » et « les yards » ■

MAMADOU N'DIAWARD KONE

Instituteur au Mali,
chargé de la formation
des maîtres à l'IPEG de Sikasso
